

LE SYSTÈME VICTORIA (2011) D'ÉRIC REINHARDT : UNE MISE EN INTRIGUE DES ENJEUX DE LA MONDIALISATION ÉCONOMIQUE DANS LE ROMAN FRANÇAIS CONTEMPORAIN

Abdoulaye DIOUF

Laboratoire de Littératures française, francophone, comparée et
Arts du spectacle,
Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal)
layebhg@yahoo.fr

Résumé : En évoquant le rapport à la mondialisation, au pouvoir, à l'argent, au travail, à la vie en entreprise, à l'individualisme, à l'intérêt général, pour ne citer que ceux-là, *Le système Victoria* (2011) d'Éric Reinhardt articule littérature et développement économique. Cette dernière forme de plus-value, en termes d'accumulation de capital financier et de biens matériels, se superpose également, dans le roman, à un autre développement de type social, l'amour entre une femme ultralibérale de droite et un homme ultraconservateur de gauche. C'est donc sur fond de procès idéologique et de tensions économiques et sociales qu'Éric Reinhardt construit son intrigue romanesque en mettant en œuvre divers procédés du discours littéraire (jeux métaphoriques, fiction métonymique, indécidabilité narrative).

Mots clés : Capitalisme, Fiction métonymique, Littérature, Mondialisation, Ultraconservatisme

***Le Système Victoria* (2011) by Éric Reinhardt as a plot of
the stakes of economic globalization in the contemporary
french novel**

Abstract: In evoking the relationship to globalization, power, money, work, corporate life, individualism, and to the general interest, to name but a few, *Le Système Victoria* (2011) by Eric Reinhardt articulates literature and economic development. That

form of capital gain, in terms of the accumulation of financial capital and material goods, is also superimposed in the novel on another social development-type, the love between an ultra-liberal right-wing woman and an ultra-conservative man. Therefore, it is against a backdrop of ideological trials and economic and social tensions that Eric Reinhardt builds his novelistic plot by implementing various procedures of literary discourse (metaphorical games, metonymic fiction, and narrative undecidability).

Keywords: Capitalism, Globalization, Literature, Metonymic fiction, Ultraconservatism

Introduction

En partant du *topos* du roman français contemporain dont l'intrigue se construit sur fond d'analyse d'un monde écono-mique, on s'aperçoit selon A. Gefen (2022 : 97) que, chez Karine Tuil et Éric Reinhardt en particulier, la mondia-lisation est au cœur de la plupart de leurs représentations romanesques. Une telle problématique nous paraît d'autant plus remarquable chez Reinhardt que son roman, *Le système Victoria*, publié en 2011, évoque une passion amoureuse entre une femme ultralibérale (Victoria de Winter), directrice des ressources humaines « d'un groupe industriel mondialisé, à capitaux essentiellement américains, un fond de pension en plus » (Reinhardt, 2011, p. 72); et un homme idéaliste de gauche (David Kolski), architecte de formation, directeur de travaux de la Défense, la future plus haute tour de France avec ses 50 étages. En remettant ainsi sur l'établi la question politique dans le jeu littéraire, le roman de Reinhardt, dans le sillage de la transitivité de la littérature contemporaine, fait apparaître la réalité telle qu'elle est et consacre, comme le dit son auteur lui-même (2022, p. 122) à Alexandre Gefen, une sortie de « la

littérature *littéraire* vieille France surannée » avec ses thèmes liés à la beauté, à la Mort, à Dieu, au Néant, à l'Art, etc.

Il s'agira, dans cet article, de vérifier l'hypothèse selon laquelle cette intrigue amoureuse tisse de manière racinaire et métonymique des isotopies narratives autour de nouvelles formes de management qui favorisent une accumulation et une mobilité du capital économique, façonnent d'autres mécaniques de travail et génèrent des manières d'être et de pensée en milieu professionnel.

Pour faire ressortir ce tissage du discours littéraire qui tricote finement développement social (ici l'amour) et développement économique (la mondialisation et le système capitaliste), l'analyse s'appuiera, du point de vue méthodologique, sur la « logiques des possibles narratifs » de Cl. Brémond et sur l'« indécidabilité narrative » telle qu'elle se trouve développée par B. Blanckeman.

Pour cela, on s'intéressera d'abord au double procès qu'Éric Reinhardt fait de la confrontation des deux idéologies qui structurent l'imaginaire des personnages (la droite ultralibérale et la gauche ultraconservatrice). Le constat qui s'en dégage est emblématique de ce que Francis Fukuyama appelait en 1989 la « fin de l'histoire » pour signifier, estime F. Hartog (2012, p. 37), que la démocratie libérale, à laquelle il n'y a pas d'alternative cohérente, est « la forme finale de tout gouvernement humain ». On s'apercevra par la suite, pour mieux mettre en exergue les rapports entre littérature et développement économique et social, qu'un tel dispositif narratif, qui conjoint deux intrigues, est savamment conçu sous la forme d'une fiction métonymique. Ce qui, enfin, renforce ainsi le régime de l'entremêlement fondateur de l'œuvre dont l'issue de la quête semble visiblement se rattacher à l'indistinction des repères.

1. Une trame romanesque sur fond de représentation idéologique : procès de la droite ultralibérale et de la gauche ultraconservatrice

Le roman met en scène deux idéologies – la droite ultralibérale et la gauche ultraconservatrice – incarnées respectivement par Victoria de Winter et David Kolski. Éric Reinhardt les passe toutes à l'étamine du jugement critique en raison de la culture de l'excès qui les caractérise. Le « système » de l'une, dans sa complexité, est caractérisé par la vitesse, le mouvement et la flexibilité qui mènent à des dérives et à des dangers. De la même manière, l'idéalisme immobiliste de l'autre aboutit à une fin tragique dans le roman. On a donc là deux personnages que tout sépare visiblement au départ :

Je voulais vous dire, ou plutôt vous confirmer, le moment me semble venu, je suis un homme de gauche. Avec des idéaux et des principes, des attentes, des colères d'homme de gauche. Et même une certaine forme d'ingénuité.

Il ne vous aura pas échappé que je suis de droite. [...] De droite... libérale... favorable aux principes du capitalisme et aux lois du marché... Il va de soi que je le revendique haut et fort. (E. Reinhardt, 2011, p. 72)

Dans *Le système Victoria*, les dangers du libéralisme et du capitalisme se résument au cynisme et à la barbarie de ses acteurs, à un système inégalitaire (accumulation et monopole de la richesse par les tenants avec les bonus, les stock-options, les parachutes dorés) qui est source de ce que l'économiste franco-égyptien S. Amin¹ appelle « le développement inégal » dans son ouvrage du même titre publié en 1973. Ces dangers de la loi du marché laissent place aussi,

¹ Pour ce grand militant de l'altermondialisme, le système capitaliste n'échappe pas aussi à la division des classes.

largement, à la spéculation débridée (les deux tiers de la tour ont été achetés par une banque et le tiers restant par des investisseurs confidentiels), au gigantisme (à l'image des 50 étages de la tour Uranus et de ses 250 m de hauteur incluant la coiffe qui constitue une menace écologique dont l'allégorie renvoie au moment du foudroiement), aux méthodes indignes et horribles de recrutement qui se cachent derrière le développement personnel pour traduire les pratiques laides en vigueur dans les entreprises. Plusieurs images servent à David pour caractériser l'organisation d'un tel modèle de développement économique assimilé à un « système », au regard de sa complexité, qui tourne autour des valeurs de la mondialisation dont le capitalisme est l'incarnation. Il est caractérisé par l'appât du gain et du profit inspiré du libéralisme économique et de la loi des marchés que dénonce Reinhardt en répondant à la question d'A. Gefen (2022, p. 122) sur la dépolitisation ou la repolitisation de la littérature contemporaine :

Si bien que, quand j'ai commencé à dépeindre, en 1998 puis en 2002, dans *Demi-sommeil* et *Le Moral des ménages*, la classe moyenne et ses turpitudes, les lotissements de banlieue (je ne sais pas si un lotissement de banlieue était jamais apparu dans un roman ou un film, à mon avis non), l'absence de beauté, l'absence de culture, l'ennui, la platitude et la petitesse, la vie en entreprise, l'avalissement par le travail, le monde du travail, les supermarchés, la question de la réussite sociale et la peur de l'échec, la question du déterminisme social, les ravages du libéralisme économique, certes j'ai été défendu par beaucoup de libraires et quelques journalistes dont la fidélité ne s'est jamais démentie par la suite, mais j'ai aussi été attaqué, très violemment, par quelques représentants d'une littérature littéraire vieille France et surannée [...], au motif que mes

livres ne relevaient pas de la littérature, mais de la sociologie [...]

À ce libéralisme économique, la fiction romanesque d'Éric Reinhardt oppose l'idéalisme immobiliste de gauche de David Kolski qui, à son tour, appose dans le récit des dérives d'un autre ordre. Au bord du désarroi, David établit les éléments de sa culpabilité qui procède de son extrémisme idéologique à l'origine de la disparition tragique de Victoria retrouvée morte dans la forêt de Sénart par le berger allemand d'un promeneur. Ce sont, entre autres, des excès de cette manière qui nous fonde à parler d'ultraconservatisme chez le personnage :

Je suis coupable, j'ai mérité ce qui m'arrive. C'est moi qui suis sordide, et lamentable, et pas la femme qui a été assassinée. J'ai réalisé trop tard qu'elle était extraordinaire, je suis coupable de n'avoir compris cette femme qu'une fois morte et de découvrir à ce moment-là quel trésor j'avais perdu. Je n'ai pas su la protéger, j'étais aveuglé par mes préjugés, par une espèce d'aigreur et de rancune, sur tout un tas de sujets. [...]

Elle est morte à cause de mon idéalisme, qui pourrait être, en ce qui me concerne, une version sophistiquée de la bêtise. (E. Reinhardt, 2011, p. 397)

Pour filer la métaphore du capitalisme et de l'idéalisme socialiste de gauche dans le roman, Reinhardt associe leurs valeurs aux catégories littéraires de l'espace et du temps. Si l'ouverture spatiale et le mouvement temporel permettent de caractériser la mondialisation économique autour du décroisement, de la vitesse et de la flexibilité, l'idéologie de gauche s'appuie, elle, sur l'enfermement et l'immobilité. Une telle vision manichéenne de Reinhardt sert sans doute à entériner sa visée axiologique, mais il faut cependant reconnaître qu'elle est discutable car elle présente des limites

en ce sens que la gauche, en tant que posture politique, ne s'oppose pas aussi littéralement et de manière étanche à l'idéalisme capitaliste et aux valeurs qui lui sont attachées comme le libéralisme économique et l'individualisation des biens. Ainsi, à force de fréquenter Victoria, David sort de sa zone de confort idéologique et finit par infléchir sa position. En acceptant les 150.000 euros d'un avocat corrupteur au service d'un investisseur étranger pour le ralentissement des travaux de la tour Uranus, David succombe à la tentation de l'idéologie capitaliste qu'il a toujours récusée, montrant ainsi que les progressistes, les conservateurs et les réactionnaires sont de tous les bords politiques : « - Je lui ai répondu que mon idéalisme n'était pas aussi intact que je l'avais supposé. La preuve, je n'avais pas résisté longtemps à ses avances : je succombe à mon tour au cynisme. Je lui ai demandé s'il était venu avec la somme d'argent qu'il m'avait promise [... | » (E. Reinhardt, 2011, p. 592). Dans ce long dialogue avec Victoria, il reconnaît avoir viré sa cuti :

Mais je rêve, j'en crois pas mes oreilles ! Toi l'homme de gauche tu te mets au service de la doctrine libérale, tu te mets à produire du discours à notre place ? David, tu devrais te faire horreur, tu deviens collabo ! (E. Reinhardt, 2011, p. 453)

- Je me suis pris au jeu. Si ça doit me permettre de monter mon agence, je suis prêt à toutes les compromissions. (Reinhardt, 2011, p. 454).

La première réponse du personnage de Reinhardt peut laisser croire que le capitalisme est à lui seul à l'origine de la corruption. Sans prétendre défendre les principes de cette idéologie, il faut dire qu'elle ne la prône pas et la suite de notre analyse permettra de voir, avec l'indécidabilité narrative, que la mondialisation économique et l'idéalisme

socialiste n'échappent pas aux reproches de l'auteur du roman.

Puisque « le propre de l'idéologique [c'est] d'imposer (sans en avoir l'air, puisque ce sont des « évidences) » (L. Althusser, 1970, pp.30-31), Victoria et David ne peuvent donc en aucune manière échapper au système idéologique qui fonde la conception que chacun se fait du développement économique et social. C'est sans doute ce qui justifie l'emploi de la figure structurante de la métonymie qui, en montrant comment le contenant (le personnage) véhicule le contenu (l'idéologie qu'il revendique), en dit encore plus sur les rapports entre le discours littéraire et le développement économique et social dans le roman d'Éric Reinhardt.

2. Un dispositif narratif autour d'une fiction métonymique

Avec un dispositif narratif fondé sur la fiction métonymique, les personnages dans *Le système Victoria* sont à l'image du modèle idéologique dont ils incarnent les valeurs. Ainsi, vie privée et vie en entreprise échangent leurs catégories de sorte que « la vérité de l'être » de Victoria (faite de duplicité, de mensonge, d'infidélité, etc.) en arrive à se confondre entièrement avec « le mensonge de l'entreprise » qu'elle sert, donnant ainsi lieu à une superposition de deux figures de femme :

[...] sa vie privée était à ce point entremêlée à sa vie professionnelle ; les temps et les espaces dévolus à chacune de ces deux sphères se trouvaient à ce point mélangés, confondus, interchangeable ; il était à ce point difficile pour elle-même de distinguer la femme intime de la femme de pouvoir, l'exercice de son métier nécessitait à ce point de mêler le mental au technique, la sincérité au calcul, la vérité de l'être au mensonge de l'entreprise. (E. Reinhardt, 2011, p. 251)

De la même manière, la vie adultérine de Victoria, expression de sa conscience de femme libre, ainsi que ses mensonges consistant à tromper son mari, traduisent respectivement la liberté et le leurre que véhicule la mondialisation économique. Ainsi, Victoria mène une vie capitaliste aux multiples facettes « où tout se fait dans des espaces-temps de plus en plus accélérés et démultipliés » (E. Reinhardt, 2011, p. 334) et où la vitesse, le mouvement, la liberté et le libertinage sont les maîtres-mots. Pour preuve, elle prend l’Eurostar de Londres (Train à Grande Vitesse, symbole de la rapidité), arrive à Paris à dix heures dix-sept, réserve une chambre au Terminus Nord, fait l’amour avec David le temps d’un film, reprend l’Eurostar qui part à midi treize pour être à Londres vers treize heures trente où elle doit avoir un rendez-vous important à quatorze heures. Toutes choses qui montrent que même si « la globalisation postule l’homogénéité de l’espace », estime B. Westphal, il faut reconnaître, comme il le précise par la suite, que « l’espace est par nature hétérogène » (2007, p. 91) en ce qu’il est socialement ouvert.

En pensant, de la sorte, que son développement social, dans le sens de son bien-être, passe par une consommation amoureuse effrénée, Victoria considère que l’abondance et la consommation lui permettent de se libérer des contraintes naturelles. À partir de ce moment, son rapport à David ne se fonde que sur l’intérêt personnel et l’accumulation du capital de jouissance. C’est pourquoi sa vie sentimentale est conçue comme un « système », à l’image de celui du capitalisme, qui réussit la gageure de réunir dans un même endroit son mari, son amant actuel, l’amant qu’elle a eu juste avant celui-ci. En apparaissant ailleurs sous les traits d’une construction à plusieurs paliers avec le mari au rez-de-chaussée, David au premier étage et d’autres hommes au deuxième et au troisième étage, cette vie figure et configure

les méandres sinueux d'un dispositif complexe difficilement saisissable:

- Oui, ton système, j'appelle ça un système, ce n'est rien d'autre qu'un système : ne pouvoir concevoir l'existence sans avoir toujours au moins un amant. [...] : il n'est pas concevable pour toi de vivre autrement qu'en ayant plusieurs vies qui ne se croisent jamais. (E. Reinhardt, 2011, p. 459)

Une pareille compétence de Victoria dans le profit sentimental témoigne d'une aptitude à la vitesse et à la flexibilité digne de celle de certains tenants de la mondialisation dans la quête du profit économique. La métaphore athlétique qui en rend compte convoque l'image de la rapidité de Ben Johnson: « Voilà une métaphore plus réaliste que celle de tout à l'heure, elle acceptait, elle comprenait, elle habitait, elle exploitait notre réalité avec la même aisance que Ben Johnson habitait l'espace-temps du cent mètres » (E. Reinhardt, 2011, p. 399). Si donc le « système » de Victoria repose sur la mobilité, la dissémination, la fragmentation, le tout dans une logique inexorable qui explique son manque de pitié et de remords, c'est, d'une part, en écho au mouvement qui, selon la visée axiologique de l'auteur, est une vérité du capitalisme et, d'autre part, en raison de son statut de « femme internationale, sans point d'ancrage particulier » (E. Reinhardt, 2011, p. 529) parce que née d'une mère anglaise et d'un père berlinois et élevée dans un pays qui n'est pas le sien (la France):

Tel était le système qui fondait l'existence de Victoria : ne jamais être à la même place, se segmenter dans un grand nombre d'activités et de projets, pour ne jamais se laisser enfermer dans une aucune vérité – mais être à soi-même, dans le mouvement, sa propre vérité. Victoria n'éprouvait pas de pitié, de remords, de tristesse ou d'angoisse, car elle

les dissolvait par le mouvement et la fragmentation. C'est la vitesse la vérité de notre monde, et pas les situations locales qu'elle permet aux puissants de survoler, de traverser ou d'entrepercevoir. Victoire était partout chez elle, n'était contrainte nulle part, disposait d'une échappatoire en toute circonstance. Il n'y avait que le sexe pour interrompre sa fuite en avant. (Reinhardt, 2011, p. 529)

Tout cela prouve que la mondialisation économique génère de nouveaux modes de vie, tel que l'exprime Reinhardt, qui modifient notre rapport au réel. Les valeurs nouvelles éminemment postmodernes qu'elle charrie sont fondées sur la mobilité, l'entremêlement et l'interpénétration :

En voyant évoluer Victoria, je comprenais que la mondialisation avait donné naissance à de nouveaux modes de vie qu'on ne voit pas très bien car on est en dessous, comme si un étage supplémentaire avait été construit et qu'un ensemble d'individus triés sur le volet y faisaient fonctionner la machine planétaire en passant constamment d'un pays à un autre : ils se trouvent sur un territoire où la disparition du principe de frontière entraîne un rapport au réel fondé sur la mobilité, l'interpénétration constante du personnel et du professionnel, de l'intime et du social, du plaisir et du travail, de la gratification et de la performance, en particulier en raison du décalage horaire ou des prétendus sacrifices qu'ils doivent consentir (alors qu'ils adorent ça). (Reinhardt, 2011, pp. 389-390)

Du côté de David Kolski, on observe également la même homologie entre les deux temporalités (vie privée et vie en entreprise) qui se disputent la figure du chef des travaux : « [...] j'arrivais à la conclusion qu'il serait périlleux de modifier un seul des paramètres de ce subtil équilibre entre ma vie privée, l'énergie de mes équipes et le rythme du chantier » (E. Reinhardt, 2011, p. 302). De ce point de vue, la cadence de la vie professionnelle épouse entièrement celle

de la « progression du gros œuvre » dans le chantier de La Défense et « les exténuantes batailles syndicales » de Victoria en Lorraine (E. Reinhardt, 2011, p. 303).

À rebours des métaphores de l'ouverture et de la vitesse qui ont servi de cadre d'expression à l'idéalisme de droite ultralibéral de Victoria, David, lui, utilise en lieu et place celles spatiale de l'enfermement et temporelle de la lenteur traînante de la tortue symptomatique de son conservatisme : « [...] et moi j'étais comme une tortue ridicule qui transporte avec peine la carapace de son idéalisme [...] » (E. Reinhardt, 2011, p. 399). Lui aussi se trouve esclave de son « système » idéologique chevillé à des principes qui le portent « à refuser ce qui est différent, à désigner ce qui change sans cesse de place et de forme : ce qui est mobile et vivant » (E. Reinhardt, 2011, p. 399). Pour le redire métonymiquement, l'idéologie rigide qui irrigue sa pensée est à l'image des valeurs ultraconservatrices qu'il porte en bandoulière. Par ailleurs, il fait l'objet d'un enfermement dans un espace sexuel (le système de Victoria) et un temps non évolutif (le rendez-vous avec Peter Dollan que Victoria lui a promis et qui n'arrive jamais comme Godot de Samuel Beckett, de même que le chantier de la tour qui ne finit pas non plus) :

C'est un refus de l'espace : mon idéalisme enferme dans un cube un minuscule morceau d'infini et prétend que cet espace délimité est exemplaire, géométrique, civilisé [...], sous-entendu : l'espace qui reste à l'extérieur est immoral, c'est un espace sans loi, sans mise en forme, sans perfection, je parle des possibilités qui s'ouvrent à soi dès lors qu'on n'a pas peur de vivre. Victoria en avait fait son territoire et elle était capable de retrouver un autre idéalisme, un idéalisme non pas figé dans des idées mais fondé sur les principes de l'instant, du désir, de la vitesse, de la prise de risque, de l'aventure, du mouvement, de l'énergie, la transformation. (Reinhardt, 2011, p. 398)

Finalement, entre ces deux modes de pensée dans le roman de Reinhardt, dont l'un tient du décloisonnement et de la vitesse, l'autre de la clôture et de l'immobilité, chacun avec les dérives qui lui sont propres, l'analyse semble conclure à la difficulté de décider de l'issue de la quête narrative.

3. Une logique des possibles narratifs « indécidable »

Dans son article « La logique des possibles narratifs » (1966, pp. 60-76) paru dans la revue *Communications*, Cl. Brémond conçoit la quête dans un roman dans une double perspective : euphorique si elle est atteinte et dysphorique si elle ne l'est pas. La difficulté d'en décider dans *Le système Victoria* présente le roman sous les traits de l'« indécidabilité narrative » dans le sens d'un embrouillement des repères distinctifs, c'est-à-dire de la crise du sens unique. À ce propos, B. Blanckeman, qui a largement développé cette théorie, note :

À époque incertaine, récits indécidables : la notion d'indécidabilité narrative se veut la théorisation souple de ce postulat [...]. La notion de récit indécidable désigne alors un texte aux degrés de fictionnalité différenciés, qui subvertit les catégories littéraires établies en surimprimant leur protocole. À toute tension unilatérale, toute concentration polarisatrice, il préfère la mise au clair de ses possibles, la mise en doute du parti-pris, du pari tenu – récit dévoyé, qui se complait hors des lignes droites, en traverse des marges. Pluralité, différences, simultanéités, paradoxes : tels en seraient les paradoxes structurels. (2008, pp. 11-13)

Il est difficile pour le lecteur de savoir entre Victoria et David qui a raison ou qui a tort, ou de déterminer s'ils ont alternativement tort et raison. C'est pourquoi l'auteur lui-même parle d'« un miroitement continu d'étincellements

de vérité chez chacun d'eux, sans qu'il soit jamais possible pour le lecteur de départager ces deux protagonistes antagonistes » (Reinhardt, 2022, p. 127). Et c'est à partir de cette forme de représentation de l'indécidabilité narrative dans le roman français contemporain qu'Éric Reinhardt donne à voir la caractéristique fondamentale du monde libéral et de ses valeurs dont Victoria est l'incarnation *princeps*. David le signifie à Victoria dans la clause du roman, lieu de déclinaison du « possible narratif » :

Qui a raison, et qui a tort ? Personne, peut-être... Peut-être que cette question n'a plus lieu d'être, qu'il ne faut plus se demander si les gens ont raison, ou s'ils ont tort, de faire ce qu'ils font, de croire ce qu'ils croient. Peut-être que le nombre de situations où il sera absurde de vouloir déterminer qui a raison, ou qui a tort, va aller en augmentant... C'est ça peut-être la définition de notre monde libéral, et c'est pourquoi tu l'incarnes si bien... (Reinhardt, 2011, p. 594)

En reprenant la distinction de l'anthropologue français Marc Augé (1998, p. 61) entre l'ambivalence qui renvoie au fait de supporter deux jugements contraires et pertinents (bon et méchant à la fois, vrai et faux, bonne mère et mauvaise épouse, bon époux et mauvais père) et l'ambiguïté qui désigne l'exclusivité (ni bon ni mauvais, ni vrai ni faux), on s'aperçoit que l'héroïne de Reinhardt s'identifie plus à cette dernière catégorie caractéristique de l'indécidabilité narrative. David le souligne à Victoria :

Je suis sans doute un peu fatigué, mais j'ai l'impression de ne plus rien comprendre... de ne plus savoir quoi penser des choses qui relèvent du social, du politique et de l'économie. Là, maintenant, je n'arrive pas à savoir si tu es horrible ou merveilleuse, atroce ou bien sublime. (Reinhardt, 2011, pp. 594-595).

Avec une telle difficulté de conclure de manière tranchée entre les deux personnages et les idéologies qui déclinent leurs manières d'être et de penser – la mondialisation et le conservatisme de gauche –, Éric Reinhardt renvoie la balle au lecteur, seule instance habilitée à actualiser le texte. C'est pour dire que ces formes d'indécidabilité ouvrent les conditions de possibilité de son roman qui renvoie dos à dos les deux idéologies et les modèles de développement économique et social qui leur sont associés. Sur le plan narratologique, cela se traduit par une clause qui ferme (le récit) sans refermer (l'histoire) car David s'engage sur les routes de l'inconnu : « Il fallait que je parte avant que Sylvie ne revienne avec mes filles. [...] J'ai roulé au hasard en pleurant. J'ai pris des routes sans réfléchir. Je suivais une direction instinctive, je voulais m'éloigner de la banlieue et m'engager le plus profondément possible à l'intérieur de la France » (E. Reinhardt, 2011, pp. 610-611).

Conclusion

Il ressort de cette analyse que la littérature, celle française contemporaine notamment, n'est pas en marge de la problématique du développement économique et social. En représentant des questions économiques (les enjeux de la mondialisation économique et de l'idéalisme socialiste de gauche) pour penser le développement suivant des modèles différents, sur fond d'une intrigue amoureuse (une forme de développement social), *Le système Victoria* d'Éric Reinhardt se présente en même temps comme une radioscopie de la société actuelle.

Les procédés métaphoriques qu'il met en œuvre lui permettent de décliner les valeurs attachées à l'espace et au temps pour présenter chaque modèle de développement économique et social (ouverture et vitesse pour le libéralisme économique, enfermement et lenteur pour le

socialisme conservateur). En faisant ressortir les dérives de l'un et de l'autre à travers les personnages qui les incarnent, Éric Reinhardt montre dans son roman comment, métonymiquement, vie privée et vie en entreprise se conjoignent. Sans dire qui a tort ou qui a raison, il sensibilise plutôt sur les dangers de la mainmise idéologique, qu'elle soit ultralibérale de droite ou ultraconservatrice de gauche, en raison de leurs impacts négatifs sur l'épanouissement de l'Homme. En cela, son roman s'inscrit dans la veine postmoderne du genre qui, à l'aune de l'« indécidabilité narrative », fait de la crise de l'unité du sens un nouveau paradigme d'interprétation du texte littéraire.

Références bibliographiques

- AMIN Samir, 1973, *Le développement inégal. Essai sur les formations sociales du capitalisme périphérique*, Paris, Éditions de Minuit, 384 p.
- ALTHUSSER Louis, [1970], 1976, « Idéologie et appareils idéologique d'État, notes pour une recherche », in *Positions (1964-1975)*, pp. 67-125, Paris, Les Éditions sociales, 172 p.
- AUGÉ Marc, 1998, *Le sens des autres. Actualité de l'anthropologie*, Éditions Fayard, 199 p.
- BECKETT SAMUEL, 1952, *En attendant Godot*, Paris, Éditions de Minuit, 128 p.
- BLANCKEMAN Bruno, 2008, *Les récits indécidables. Jean Échenoz, Hervet Guibert, Pascal Quignard*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 224 p.

- BREMOND Claude, 1966, « La logique des possibles narratifs », *Communications*, 8, *Recherches sémiologiques : l'analyse structurale du récit*, pp. 60-76.
- FUKUYAMA Francis, [1992], 2009, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Garnier Flammarion, 452 p.
- GEFEN Alexandre, 2022, *La littérature est une affaire politique*, Paris, Éditions l'Observatoire / Humensis, 365 p.
- HARTOG François, [2003], 2012, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 322 p.
- REINHARDT Éric, 2011, *Le système Victoria*, Paris, Éditions Stocks, 611 p.
- WESTPHAL Bertrand, 2007, *La Géocritique. Réel, Fiction, Espace*, Paris, Les Éditions de Minuit, 278 p.